

LE S.A.P : SERVICES DES ATERRISSAGES ET PARACHUTAGES

LES TERRAINS DES PARACHUTAGES

Il existait quatre sortes de terrains de parachutage :

- le terrain « **Arma** » ne pouvant recevoir que du matériel,
- le terrain « **Homo** » dont les dimensions et la nature du sol permettaient d'accueillir des agents parachutés, sans risquer pour eux de tomber sur un arbre, de s'empaler sur un pieu de clôture ou de se casser une jambe sur un sol rocailleux ou inégal ; l'arrivée à terre d'un parachutiste correspondait à un saut de six mètres de haut avec alors une voiture de quarante mètres carrés.
- le terrain « **Arma-dépôt** » muni d'un appareil de radioguidage Eurêka, et souvent d'un SPhone. Chaque nuit, une équipe solide devait assurer une veille permanente avec de sérieux moyens de transport. En effet, en plus des opérations programmées pour lui, ce terrain devait être capable de recevoir chaque nuit, et sans le moindre avertissement préalable, la charge d'un ou de plusieurs bombardiers qui n'ayant pu larguer, pour une raison quelconque sur la destination prévue, se dirigeaient alors, grâce à leur Rebecca sur l'Arma-Dépôt pour ne pas ramener leur cargaison à leur base.
- le terrain « **Homo-dépôt** ». Il avait, bien sûr, le même équipement et le même rôle que l'Arma-Dépôt mais pouvait, en plus, recevoir des agents parachutés.

La recherche des terrains était confiée, en principe, aux responsables départementaux. L'officier régional d'opérations, ou un de ses adjoints, leur avait donné toutes les instructions nécessaires. Les emplacements possibles lui étaient signalés, la plupart du temps, par des unités de la Résistance. Il allait alors les reconnaître pour s'assurer qu'ils remplissaient bien toutes les conditions requises.

Le terrain Arma pouvait se contenter, à la rigueur, d'une surface de 400 mètres de côté mais il était toujours préférable de trouver une plus grande étendue. Les alentours devaient être assez dégagés pour faciliter la recherche des « paquets » parfois dispersés, comme on l'a déjà vu, sur une grande distance, ce que ne favorisait pas, par exemple, une forêt attenante assez dense. La nature du sol importait peu, l'essentiel étant qu'il n'y ait pas d'arbustes trop hauts qui pourraient cacher les lumières du balisage. Il devait être desservi par une route ou un chemin permettant l'évacuation du matériel reçu.

Il était nécessaire qu'il soit éloigné de plusieurs kilomètres, non seulement de toute présence d'Allemands, de miliciens ou de policiers susceptibles d'intervenir rapidement, mais plus généralement de toute habitation, à moins que les occupants soient bien connus comme sympathisants et qu'il n'existât aucun risque de dénonciation ou de bavardage. En effet, un bombardier quadrimoteur qui rôde au-dessus de la campagne pour rechercher le terrain, repasse plusieurs fois au-dessus du même endroit, descend à quelque 150 mètres pour lâcher ses parachutes, remet ses moteurs à plein régime pour reprendre de l'altitude, et cela fait du bruit, beaucoup de bruit dans le silence de la nuit.

Pour éviter les échecs, qui se terminaient dans les comptes rendus par des mentions telles que « avion pas trouvé terrain » ou « bruit avion au loin », il était préférable que le navigateur, après avoir suivi sa route pendant des heures uniquement au compas, puisse apercevoir au sol, sous le clair de lune, des repères caractéristiques pour se situer exactement : fleuve, rivière, lac, pont, ligne de chemin de fer, enfin toute association de signes distinctifs qui peuvent se retrouver sur une carte de navigation aérienne. Que de fois des avions sont

passés à quelques kilomètres sans voir les faibles lumières du balisage. Il fallait encore que le bombardier, qui ne pique pas et ne se redresse pas comme un chasseur, puisse faire l'approche du terrain à faible altitude et se dégager sans risquer de heurter une colline trop proche.

LE TERRAIN VOLCAN

En 1940 et en 1941, quelques agents sont parachutés sur la France, soit pour chercher des renseignements, soit pour opérer des coups sur des objectifs allemands, mais peu de terrains se révèlent utilisables pour assurer des parachutages dans les conditions de sécurité nécessaires.

Confronté à ces défaillances et pour répondre aux demandes formulées par les mouvements de résistance en vue d'armer les jeunes Français de plus en plus nombreux qui refusent de partir travailler en Allemagne et prennent le maquis, Jean Moulin représentant du Général de Gaulle, décide en novembre 1942 de centraliser ces opérations et de créer un service spécialisé, le S.O.A.M. (Service d'Opérations Aériennes et Maritimes), organisme placé sous l'autorité d'officiers d'Opérations formés en Angleterre et brevetés de la R.A.F.

En avril 1943, après la saisie de documents et l'arrestation de nombreux agents, le S.O.A.M. change de nom et devient le C.O.P.A., Centre d'Opérations de Parachutages et d'Atterrissages.

De nouveau le 21 juin 1943, après l'arrestation à Caluire, avec Jean Moulin, d'un autre officier d'opérations la Gestapo découvre le P.C. et s'empare de documents importants. Par mesure de sécurité, le C.O.P.A. devient alors le S.A.P., Service des Atterrissages et Parachutages.

Sous des sigles différents, les structures demeurent inchangées. Dans chaque région est mis en place un service spécialisé organisé sur les bases ci-après :

- Un officier régional d'opérations
- Un ou plusieurs adjoints : répartition des tâches et maintien de l'activité en cas d'arrestation ;
- Un secrétariat : codage des messages, frappe du rapport mensuel au B.C.R.A. à Londres, notes et instructions aux agents
- Un ou plusieurs chefs de sous-région : liaisons entre le PC et les chefs départementaux
- Des chefs départementaux : recherche des terrains de parachutage, réception, transport et cache des armes
- Des courriers : transport des plis aux agents de la région et aux officiers d'opérations des autres régions
- Un chef radio et des opérateurs : transmissions avec Londres, recherche de lieux d'émission
- Des agents chargés des services annexes : chaîne d'évasion en Espagne...
- Des chefs de terrain et des équipes de réception des parachutages pris sur place.

Pour la répartition de l'armement, les officiers d'opérations travaillent en coordination avec les représentants des mouvements de résistance et en étroite liaison avec les D.M.R.

L'organisation du S.A.P.- R4 Toulouse est la suivante :

- Localisation du P.C. : à Fleurance, département du Gers, chez Lucie et Robert Peyrabelle
- Officier d'opérations – D.M.R. Pacha, ex Alain (Henri Guillermin)
- Adjoint : Pape II, ex Maury (Victor Moulin)
- Secrétariat : Pape VIII ex Brigitte (Marie-Louise Maillol)
- Passages en Espagne : Pape IX ex-Claire (Paule Vialtel)
- Chefs de sous-région :
 - Sultan I, ex Raoul (Marcel Jacquot), adjoint : Pacha V, ex Georges (Élie Molinié)
 - Sultan II, ex André (Jean Arhex)
 - Sultan III, ex Perrin (Paul Poussou), adjoint Pacha VI, ex Francis (Francis Kayser)¹
 - Sultan V, ex Bernard (Maynard)
- Radio : Javanais, ex-Louis (Pierre Austry), sera tué au cours d'un atterrissage de nuit ;
- Chefs départementaux : un par département
- Équipe de réception du parachutage pour les terrains du Maquis d'Ornano : les hommes du maquis

Le 21 mars 1944, lors de l'attaque par les soldats allemands, l'équipe de réception du parachutage comprenait une trentaine d'hommes du Maquis d'Ornano assistés de quatre agents du S.A.P. (Maury, Raoul, Bernard, Louis) et d'un membre de l'État-Major de l'Armée Secrète du Tarn-et-Garonne (Perrin).

¹ Francis (Francis Kayser) et Georges (Élie Molinié) ont été transférés, après le 21 mars 1944, du Maquis d'ORNANO au S.A.P. Réseau Action des F.F.C. (Forces Françaises Combattantes).